

liées naturellement entre elles a singulièrement enrichi les participants à cette réunion, par l'exposé des aspects multiples de l'Anahuac.

Ardent et fataliste, le Mexique admet la co-existence de la vie et de la mort. M. Pittet a voulu suivre les fêtes du jour des morts dans un petit village d'Oaxaca. La vente des crânes en sucre et la décoration florale des tombes, les réjouissances pourrait-on dire même, sont plus humanisées que dans l'âpre et inoubliable Kermesse funèbre d'Eisenstein, tendue à l'extrême, qui paraît être inspirée par la violence révolutionnaire des fresques de Diego Rivera, peintre indien. Avec José Orozco et David Siqueiro, il a couvert toutes les surfaces libres des bâtiments officiels de ses évocations des civilisations précortésiennes, élevant au-dessus de lui-même le peuple mexicain, qui prit ainsi conscience de sa grandeur passée. Dans cette peinture murale s'affirme surtout la ferveur des programmes revendicateurs de gouvernements fiers de leur origine révolutionnaire.

Strictement actualiste, l'architecture rompt avec notre futurisme et donne à Mexico - on devrait plutôt utiliser le vieux mot de Tenochtitlán - une allure originale, même forcenée. Les vieux canons architecturaux sont pulvérisés et un monde nouveau prétend vivre dans un cadre adapté à ses outrances, même les plus calculées.

Cette acceptation de la vie et de la mort ne pouvait mieux se symboliser que par l'évocation du volcan Paricutin, né devant les yeux humains le 26 février 1943, et qui, de la plaine, s'éleva bientôt à des centaines de mètres de hauteur, dégageant des flots de lave, annihilant toute vie sur des superficies énormes, rasant les villages, détruisant sans hâte ni pitié.

De saisissants portraits humains, extraits pourrait-on croire des fresques riveristes, montrent un peuple mexicain renfermé dont l'impassibilité rejoint celle des énigmatiques figures de la mystérieuse culture de San Agustín, dans le sud de la Colombie, sans relation connue avec la culture péruvienne, et celle des Mayas du Guatemala, évoquée avec bonheur dans quelques-unes de ses plus nobles réalisations, avant l'exode vers le Yucatan, qui fut montré à nouveau, avec ses ruines classiques et le résultat des derniers travaux archéologiques.

G.L.

Eugène DEROBERT : Regards sur l'Amérique latine : III. La Colombie.

26 novembre 1958.

Poursuivant son cycle de conférences sur la vie et la géographie des pays sud-américains, la SSA avait demandé à l'un de ses membres, M. Eugène Dérobert, de présenter un tableau de la Colombie, qu'il connaît fort bien pour avoir vécu près de dix ans en Colombie et en Equateur.

Des difficultés d'ordre climatique, hydrographique et

géobotanique ont freiné le peuplement de la Colombie par les Indiens. Les digitations des Andes, la grande forêt équatoriale, l'absence de passages praticables n'ont laissé qu'une voie de pénétration, le Rio Magdalena, qui coulant du Sud au Nord, a été certainement remonté par les premiers occupants du pays.

Survivants des nombreuses tribus formant l'ancien empire chibcha, non conquis par l'expansionisme inca, une centaine de milliers d'Indiens, répartis en neuf grands groupes d'origine très différente, Arawaks, Caraïbes, Motilones, Guahibos, spécialement, de type physique spécifique, et aux occupations déterminées par le milieu géographique et les ressources locales, vivent plus ou moins en marge de la population actuelle, formée de métis pour le 75% environ. La Colombie, de par son relief, connaît tous les climats, allant des lourdeurs côtières aux climats de montagne.

La richesse et l'or de l'empire chibcha, la qualité de sa joaillerie, qui étonne et séduit les collectionneurs et les spécialistes les plus blasés, ont créé la légende de l'El Dorado, ce chef enduit de poudre d'or, qui existe sans aucun doute, et que des milliers d'aventuriers prirent comme but et comme espoir, dans leurs recherches forcenées de ses trésors sacrés. Ces tentatives toujours dramatiques sont pourtant à la base de l'exploration et de la connaissance de ces régions. Un autre mystère, cependant, plus important que celui qui conduisait les aventuriers, réside dans l'énigmatique civilisation dite de San Agustin, au sud du pays, près des sources du Magdalena, déjà reconnues en 1799, et qui ne cessent de poser d'importants problèmes non seulement de datation, mais aussi d'origine.

Aidé par une belle série de clichés originaux, M. Dérobert fit voyager son auditoire en zig-zag dans la province de Bogota, en s'évadant souvent dans les provinces voisines. Si la capitale se modernise et connaît les embarras de la circulation, il suffit de quitter la ville où vivent de nombreux Suisses, pour retrouver les paysages andins classiques, ici largement ouverts, dont les nombreux plans s'étagent verticalement ou se suivent horizontalement, dans leur déploiement de vallées, de forêts, de savanes, de pâturages, de rivières, Les routes grimpent et relient entre elles les petites villes implantées suivant les exigences les plus nettes de la géographie humaine et économique. Les unes ont conservé le charme vieillot des cités de l'époque coloniale, les autres, plus modernes, sont très actives. Ces clichés aident à faire comprendre les difficultés éprouvées par les Indiens précolombiens lors de leurs recherches de terres de peuplement, même si les problèmes de déplacement n'étaient pas comparables avec les nôtres.

G.L.

Eugène DEROBERT : Regards sur l'Amérique latine: IV. l'Equateur.

10 décembre 1958.

La dernière séance de l'année de la SSA a permis à M. Dérobert de faire revivre le souvenir des années qu'il a passées en Equateur, pays peu connu d'Amérique latine.